

Marc Dugain

L'insomnie des étoiles



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Marc Dugain

L'insomnie des étoiles

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

Marc Dugain est né au Sénégal en 1957. Après des études de sciences politiques et de finance, il a exercé différentes fonctions dans la finance et le transport aérien avant de se consacrer à l'écriture.

La chambre des officiers, son premier roman, paru en 1998, a reçu dix-huit prix littéraires, dont le prix des Libraires, le prix Nimier et le prix des Deux-Magots. Il a été traduit en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. L'adaptation cinématographique de François Dupeyron a représenté la France au festival de Cannes et a reçu deux Césars. Après *Campagne anglaise* et *Heureux comme Dieu en France*, prix du meilleur roman français 2002 en Chine, il signe avec *La malédiction d'Edgar* un portrait fascinant de J. Edgar Hoover. En 2010, il réalise et porte à l'écran *Une exécution ordinaire*. Après un recueil d'histoires salué par la critique, *En bas, les nuages*, Marc Dugain signe avec *L'insomnie des étoiles* son sixième roman.

I

« Comment ai-je pu oublier, se dit Maria, c'est inadmissible. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. » Elle aurait voulu se gifler. Mais le froid s'en chargeait pour elle. Le début d'automne, timide et clément, s'était effacé pour laisser place à des journées glaciales. Il lui fallait déambuler dans les bois, courbée, le nez au ras du sol. À moins d'un mètre, elle n'y voyait pour ainsi dire que des ombres, des esquisses de formes surprenantes, parfois inquiétantes. Des visages se dessinaient dans la terre et leurs yeux immobiles et sévères se posaient sur elle avant de disparaître. Ces caricatures jonchaient le sol par centaines et, si son humeur l'y prédisposait, elle s'amusait à les effacer.

En cette fin d'automne, les couleurs s'étaient uniformisées, la nature se camouflait. Il n'avait pas plu depuis deux jours, mais la terre suintait. Maria était aux aguets. Si les branches craquaient sous ses pieds, elle pouvait les ramasser. Celles qui se contentaient de grincer étaient encore trop vertes. Les dernières feuilles accro-

chées aux arbres tremblaient dans la brise. Rien ne cherchait plus à se distinguer, tout s'accordait à l'unisson dans un concert funèbre et plat. Maria souffrait de toutes ses extrémités. Elle avait apprivoisé ces douleurs tenaces qui ne lui laissaient de répit que la nuit.

L'allée du bois conduisait à une plaine qui se confondait avec l'horizon. Elle fumait par endroits d'une brume légère et suspendue qui s'étirait parfois en d'étranges contorsions. Là où il y a encore quelques années on trouvait des cultures ordonnées, une steppe timide recouvrait ces longues étendues sans reliefs.

Chaque fois que Maria se penchait pour faire ses fagots, un filet au goût âcre, un mélange de sang et de salive lui coulait dans la bouche. Elle se relevait brusquement pour cracher. De temps en temps elle observait la lumière. À cette époque, le jour ne se levait jamais vraiment et se couchait avec la lenteur d'un grand malade.

L'adolescente parvint à ficeler une dizaine de fagots de bonne taille avant que la nuit ne lui impose cette oisiveté qu'elle redoutait au point de lui donner des palpitations. Avant que l'obscurité ne l'enferme tout à fait, elle allumait son feu dans un poêle en fonte né avec le siècle. Elle se blottissait près de cette forme qui prenait dans la pénombre des allures magistrales, imposant aux objets de la cuisine une autorité qui ne se desserrait qu'aux premières heures de la journée. Elle dormait dans un fauteuil à oreillettes où s'asseyait autrefois son arrière-grand-mère,

une femme aux traits masculins. Sans ses cheveux gris ivoire tirés en chignon, rien ne la distinguait d'un homme, si ce n'est bien sûr sa robe noire épaisse qui traversait les saisons. De sa voix, Maria ne gardait aucun souvenir car la vieille femme prenait soin d'ordonner sans parler, d'un regard dur que percevaient même ceux qui lui tournaient le dos.

Maria dormait assise et se rapprochait du poêle pendant la nuit à mesure que la chaleur s'atténuait. Au petit matin, quand un premier rayon de lumière perçait le ciel, elle le ranimait avec deux grosses bûches qui se consumaient au cours de la matinée. Elle chassait les engourdissements en se rendant près des chevaux, deux grands oldenburgs efflanqués.

À l'aube, ils s'avançaient contre la barrière en quête d'une ration qui ne venait plus depuis des années. La force de l'habitude, même déçue, les rassurait. Si Maria s'approchait d'eux, ils fuyaient ses caresses et se retournaient dépités pour disparaître dans un voile gris lointain où ils vauaient jusqu'au lendemain, sachant que personne ne viendrait les y chercher. Parfois, elle s'essayait à leur parler, pour s'assurer que sa propre voix ne s'était pas éteinte. Mais elle ne savait pas quoi leur dire et les quelques mots prononcés finissaient par mourir d'eux-mêmes. Dans son monde infini et clos, il ne restait que ces deux êtres vivants, deux égoïstes rassurants, deux crève-la-faim aux yeux exorbités. Elle ne leur gardait aucune rancune de l'avoir retirée

du monde. « Il existe d'apparentes coïncidences, se disait-elle, qui ne sont que l'expression d'un ordre qui me dépasse. » D'ordinaire, lorsqu'elle saluait les chevaux, ils restaient de l'autre côté de la clôture et se contentaient d'une tape sur le chanfrein. Mais, ce jour-là, elle se tenait entre les animaux car le plus âgé des deux souffrait au jarret d'un des postérieurs. Elle s'était baissée pour juger de la gravité de la blessure. Rassurée, elle s'était relevée alors qu'un roulement de tambour inhabituel montait dans le ciel. Les chevaux apeurés avaient fui en la bousculant. Ses grosses lunettes étaient tombées dans la boue, une boue qu'elle avait fouillée en vain. Peut-être ne voyait-elle pas assez pour les retrouver. Quelques minutes après le grand bruit, le ciel s'était embrasé au loin et de sourdes détonations résonnaient contre les murs de la ferme.

Dans le silence retrouvé, un silence étrange qui avait aspiré tous les bruits de la campagne, une menace flottait. De sa vue troublée, l'adolescente avait scruté longuement l'horizon, mais rien ne bougeait. Ce n'est qu'un peu plus tard, vers ce qui devait être la mi-journée que l'eau s'était mise à monter dans un mouvement d'une lenteur effrayante. Affaiblie par la faim, elle s'était assise en haut de l'escalier qui menait à la grange. Elle se félicita d'avoir déménagé à l'étage de cette bâtisse, bien des semaines auparavant, les provisions de pommes de terre et d'oignons. À l'époque, elle n'avait pas pensé à

l'inondation, mais à l'humidité qui change les bonnes choses en pourriture. L'eau, assez haute pour transformer la cour de la ferme et ses alentours en un immense cloaque, s'était soudain fatiguée de son ascension. Une semaine avait été nécessaire au sol pour la boire, une semaine pendant laquelle Maria s'était cloîtrée dans le grenier de la grange, sans chauffage mais au sec. Les deux pommes de terre et l'oignon qu'elle s'autorisait chaque jour, elle les avait mangés crus, provoquant des flux d'acidité qui l'empêchaient de réfléchir. Dans la torpeur délirante de la faim, elle évitait de construire ses pensées. Seule exception à ce principe d'économie, elle se forçait à compter les jours qui la séparaient de la dernière lettre de son père, et les jours de nourriture qui lui restaient. La nourriture chaude revenue, elle se souvint d'une phrase que son père répétait à qui voulait l'entendre aux beaux jours : « Leur barrage peut bien céder, nous resterons les pieds au sec. L'eau n'atteindra jamais les hauteurs de nos terres, elle les transformera en île, mais à part les deux hectares du versant ouest, on ne pâtira de rien. » Son père n'était pas contre le barrage, il contestait seulement sa position trop en aval du fleuve, exposée à la surcharge d'eau lors des grandes pluies d'automne et du printemps.

Quand elle suspecta la décrue d'être terminée, elle partit visiter le bout des terres et vérifier le bien-fondé de la prophétie de son père. Elle marcha un bon quart d'heure, avare de ses

forces. Une rangée de peupliers blêmes et frissonnants obturait l'horizon. Elle découvrit à perte de vue un océan couleur de plomb fondu où quelques arbres survivaient sans gloire. Des objets flottaient à demi recouverts de boue et il lui sembla que certains d'entre eux avaient pu être des formes vivantes mais elle n'en était pas sûre. Une barque dérivait, freinée par un magma brun et noir. « Ils ont maintenant de bonnes raisons de ne plus m'apporter de nouvelles de mon père », se dit-elle dans un sursaut de lucidité comme si les événements venaient de s'harmoniser avec sa propre réalité. Puis elle rebroussa chemin et rentra encore plus doucement car aucune curiosité ne l'attendait cette fois.

Ni la fin de l'automne ni le plein hiver ne parvinrent à départager le ciel de la terre. Les plaines inondées exhalèrent une odeur qui venait de l'au-delà, âcre, poisseuse, douce et trompeuse qui remontait par vagues écœurantes. Le vent d'est s'installa durablement après les premières neiges, un vent qui lui ramenait le souvenir de son père de retour des champs tout imprégné de la senteur lourde et glacée de la terre retournée.

II

Les lettres de son père étaient rangées par ordre d'arrivée dans un grand secrétaire bancal en bois sombre et de facture grossière. L'adolescente l'avait poussé près du poêle pour le protéger de l'humidité. Les lettres avaient été disposées sur la dernière étagère. Elle n'en avait ouvert que deux, les deux premières. Les autres étaient restées cachetées et soigneusement empilées à mesure qu'elle les recevait. Une fois ses lunettes perdues, Maria avait renoncé à lire. Profitant de ses longues journées de désœuvrement, elle avait essayé de se fabriquer une loupe avec du verre de bouteille, mais cela ne produisait qu'une déformation surréaliste des mots. « Mon père ne peut pas m'annoncer sa propre mort », s'était-elle dit pour se reconforter. Elle avait décidé de patienter jusqu'au jour où les conditions lui permettraient de se procurer de nouveaux verres épais à monture noire qui avaient fait d'elle autrefois la risée de ses camarades d'école. Des quolibets douloureux resurgissaient, réveillant la nostalgie d'un temps ré-

volu. Ce temps-là était pourtant bien le sien, celui d'un monde familier et domestiqué proche du bonheur. Celui qu'elle vivait maintenant ne disait rien sur ce qu'il était et où il la conduisait. « La faim, le froid et la solitude, pensait-elle, ne sont pas mes ennemis. Ils sont comme moi les victimes d'une situation qui n'a pas encore révélé son sens. Je ne peux pas leur en vouloir, car ce sont des camarades d'infortune qui n'ont rien contre moi. » L'adolescente n'avait pas tous les jours cette sagesse. Parfois elle se relevait la nuit et, à la lueur d'une lampe à huile, elle s'acharnait à lire ce qui se refusait à elle. Elle était alors tentée de pleurer d'impuissance. Mais une phrase de son père lui revenait immédiatement à l'esprit : « Les pleurs sont l'incontinence des faibles », et ces paroles la dissuadaient de céder à l'abattement.

Elle se souvenait par cœur des deux premières lettres et de l'application de son père à n'y rien dire d'important. La première page commençait par une leçon de géographie ambitieuse et vague. Un point sur les conditions climatiques s'y ajoutait. Puis venaient quelques commentaires échevelés sur sa vie quotidienne, suivis de recommandations pratiques. Il lui enjoignait, si elle ne l'avait pas déjà fait, d'aller chez sa tante, en ville. La question s'était posée un moment, mais son actualité s'était érodée faute de moyens appropriés pour quitter la lande spongieuse. Maria n'avait jamais eu l'idée de rejoindre la ville car elle en avait peur depuis toujours. Elle

n'imaginait pas non plus quitter la ferme. Les deux employés étaient partis les premiers. Longtemps après, dans la mesure où la notion de temps avait encore un sens, son père l'avait quittée. Une voiture était venue le chercher. Il l'avait attendue, dans son uniforme trop grand qui lui faisait tomber les épaules, alors qu'une confusion fébrile jetait de drôles d'ombres sur son visage ridé.

III

Un matin une voiture civile pénétra dans la cour de la ferme. Son dernier virage se fit avec une lenteur étudiée. Les portes furent longues à s'ouvrir. Deux hommes qui craignaient de se mouiller les pieds en sortirent en pardessus et chapeau avec une mine sinistre que Maria observa, intriguée. Une fois déplié, le conducteur monta sur le marchepied pour examiner les lieux. Puis il tira sur les pans de son manteau en avançant vers Maria. Le second homme le rejoignit, lesté et désinvolte. Ils s'immobilisèrent à distance de Maria. Le premier homme avait le visage laid, secoué de tics. Quant au second policier ses traits étaient d'une perfection dérangeante et il avait une façon étrange de se mouvoir comme s'il cherchait à se fuir lui-même. Il souleva son chapeau pour passer ses doigts courbés en peigne dans ses cheveux blonds, puis il cracha dans une flaque et resta un bon moment à observer la mousse de sa projection disparaître dans l'eau saumâtre. L'homme qui se comportait en chef demanda à Maria si son

père était bien parti puis, en s'avançant doucement et en fronçant les yeux, il voulut connaître son âge. Maria joua la demeurée pour gagner du temps. Trop âgée, elle devenait une proie. Trop jeune, on allait la ramasser. Alors elle fit diversion :

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Les deux hommes n'étaient pas pressés de se présenter. Ils n'en avaient d'ailleurs pas l'intention. Ils ne répondirent pas et, sur un geste du premier, ils se séparèrent pour inspecter les lieux et procéder à un inventaire. Ils pénétrèrent partout d'une démarche ridicule supposée les protéger de l'eau. La maison fut visitée sans hâte et les objets les plus importants recensés. Chaque meuble fut détaillé, évalué. Les tiroirs furent ouverts pour voir s'ils contenaient des valeurs ou des couverts en argent. Les soupières furent sorties et posées sur des tables, les nappes déployées pour mesurer l'ouvrage, les tableaux étudiés dans le reflet de la lumière pâle. Celui qui avait le plus de valeur, un hollandais de petit maître, sans doute parce qu'il était sombre, fut jeté au sol. La jeune fille l'en releva et, sans oser le raccrocher, le posa sur le buffet. Ils en vinrent ensuite aux bêtes qui furent comptées au jugé. Les deux chevaux s'étaient approchés mais ne voyant rien de bon se profiler, ils s'étaient enfoncés dans la brume.

Il arrivait aux deux hommes de se parler en ignorant Maria. L'accent du plus gradé trahissait de fortes origines rurales qui l'aidaient à

l'évidence dans son recensement. Maria aurait parié que l'autre homme était un citadin de modeste condition. Il avait l'air pressé de partir alors que son supérieur prenait son temps. Sa déambulation l'amena plusieurs fois près d'elle qu'il ne regarda jamais de face mais quelque chose disait à Maria qu'il essayait de la jauger par des œillades furtives. L'inventaire terminé, il prit la mine satisfaite du maquignon en fin de marché, ouvrit la porte de la voiture, s'assit, sortit un chiffon de derrière son siège et héla la jeune fille.

Maria s'approcha, méfiante. Il lui désigna ses chaussures. Elle nettoya le cuir noir et quand elle crut en avoir terminé, il lui montra les semelles. Elle se sentit moins avilie par cette tâche que par le regard qu'elle sentait peser sur son cou et ses cheveux. L'autre homme était monté dans la voiture après s'être décrotté les pieds lui-même. Il avait allumé une cigarette et ne se souciait pas d'elle, impatient de repartir. Maria se releva enfin et jeta le chiffon souillé au milieu de la cour. Le symbole de son geste n'échappa pas au conducteur qui eut un sourire amer avant de refermer la porte.

IV

Le soir alors qu'elle s'était endormie, un bruit de suspension maltraitée par des ornières la réveilla. Le ronflement sourd du moteur se dévoila plus tard. Maria se leva et vit dans le chemin deux phares jaunes qui sautaient, éclairant alternativement la terre et le ciel. La voiture devait être encore loin, mais elle se rapprochait inexorablement de la ferme. Un pressentiment diffus et violent la fit se lever d'un bond. Elle se mit à courir jusqu'à la grange, enveloppée dans sa couverture. Elle monta l'escalier en spirale qui menait à la tour. Cette pièce minuscule avait été colonisée par les tourterelles qui venaient s'y reproduire au printemps dans un concert de joie qui relevait de la pure inconscience. Trois petites fenêtres espacées s'ouvraient sur la cour. Opacifiées par la saleté et les toiles d'araignées, elles ne laissaient filtrer du monde que des formes approximatives. De là, dans le voile de ses yeux à demi morts, elle vit deux hommes sortir du véhicule. Ils allumèrent une cigarette, s'adossèrent à la carrosserie, comme s'ils se dé-

lectaient des moments à venir dans cette nuit qui leur appartenait. Les phares de la voiture étaient restés allumés. Ils éclairaient crûment la façade de la maison de maître tachée d'humidité. L'un des deux se saisit de lampes torches sur un siège et en remit une à son complice. Ils entreprirent d'inspecter les pièces, une par une. Ils montèrent à l'étage en pesant de tout leur poids sur les marches, sans empressement. Sûrs de leur fait, ils jouissaient du temps qui les séparait de leur prise. La maison inspectée, ils revinrent dans la cour. Leurs paroles — plaisanteries de conquérants — résonnaient sur les murs en briques. Calme jusque-là, le cœur de Maria se mit à battre tellement fort qu'elle craignit, de manière déraisonnable, qu'ils ne l'entendissent. Elle avait reconnu la voix des deux hommes venus le matin, ces voix d'hommes de rien, gonflés par les circonstances.

— Elle ne doit pas être loin. Le poêle est encore chaud, dit le citadin. Si elle est partie dans les prés, on ne la retrouvera pas ce soir.

— Pourquoi elle serait partie dans les prés? Elle n'a aucune raison de nous fuir, rétorqua l'autre.

Les deux hommes reprirent leurs fouilles. Au moment où ils arrivèrent dans la grange, leur tranquille assurance s'était dissipée et le chef était passablement énervé.

— Cette petite pute se fout de nous.

Il se mit soudain à hurler :

— Tu ferais bien de te montrer si tu veux

Composition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain

Extrait de la publication



L'insomnie des étoiles Marc Dugain

Cette édition électronique du livre
L'insomnie des étoiles de Marc Dugain
a été réalisée le 28 mars 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070446407 - Numéro d'édition : 238967).

Code Sodis : N51645 - ISBN : 9782072463907
Numéro d'édition : 238969.